

## CRAIGNEZ LE PIRE ! (FEAR THE WORST !) / VOIGNIER DENIS

### 1 *de nos jours, forêt domaniale du Donon, bois de Rond Pertuis*

Une nuit sans lune, un ciel tourmenté, un vent glacial qui siffle entre les cimes des épicéas, sinistres silhouettes dans la profondeur de la forêt.

L'homme avançait d'un pas rapide, sans hésitation aucune, connaissant visiblement son chemin. Bien que l'on n'y vît à guère plus de dix pas, il contournait aisément les obstacles naturels qui se trouvaient sur le sentier : pierres anguleuses, racines affleurantes, dévers glissants, roches moussues, branches brisées. Sa vision nocturne, qu'il avait assez développée devait sans aucun doute contribuer à ce déplacement aisé. De silhouette massive, la tête enfoncée dans les épaules et couverte d'un bonnet de laine crasseux, il se dirigeait vers le fond de la basse, là où la route forestière longe, pendant une centaine de mètres au plus, le ru qui s'écoule entre les fougères. En raison de la température assez fraîche, des nuages de vapeur s'échappaient à chacune de ses expirations. Pour qui aurait suivi l'homme de près, on y aurait décelé l'odeur assez forte d'un mauvais whisky.

Ayant atteint la route, ou plutôt un chemin plus large empierré de silex et d'éclats de tuiles, il stoppa, consultant sa montre. Il maugréa.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'ils foutent ! Jamais à l'heure !

Il tendit l'oreille. Le silence était presque parfait, brisé de temps à autre par le cri d'un oiseau nocturne ou le pas furtif d'un chevreuil. Il remonta sur son épaule le fusil qu'il portait en bandoulière.

Enfin, un vrombissement se fit entendre. Le bruit grave d'un diesel fatigué qui montait la côte. Le ronronnement se fit plus précis, plus proche et deux yeux jaunes percèrent la nuit. La camionnette approcha et s'arrêta dans un grincement de freins torturés.

Le crachin se mit à tomber. L'homme releva le col de sa veste et enfonça son bonnet. Par mesure de prudence, il bascula son fusil et le tint devant lui.

La porte latérale s'ouvrit non moins discrètement. Le faisceau d'une lampe apparut, suivi d'une silhouette. L'homme se protégea les yeux car la lumière était aveuglante, mais il lança tout de même :

— Espèce d'abruti, tu veux nous faire repérer ?

Le nouveau ne répondit pas mais se contenta de se retourner.

— Allan ? C'est bon ?

— Ouais, j'attends plus que le taxi, ah ! Ah !

Puis, se tournant à nouveau vers l'homme au bonnet :

— Tu as ce qu'il faut ?

— Comme d'hab.

L'interpellé s'éloigna d'une dizaine de mètres, s'engagea dans un bosquet d'épineux et reparut assez rapidement, poussant devant lui une brouette à bras, équipée, à l'avant, d'un pneu de belle dimension.

— Parfait, reprit l'homme à la torche. Allan, tu peux envoyer.

Et le troisième personnage de cette scène, pour le moment étonnante, descendit du véhicule à son tour, tirant à bouts de bras, un long sac noir qui semblait peser lourd. Son comparse vint à son aide, l'homme au bonnet approcha la brouette et le sac noir se retrouva, après quelques efforts, placé sur le plateau de ce diable.

— Pas léger celui-là !

— Eh, t'es pas payé au poids. Chez nous, c'est au forfait.

— Je sais, je sais...

L'homme au bonnet n'aimait pas trop ces types encagoulés, mais ils payaient bien, alors il ne la ramenait pas trop. Boulot tranquille, boulot facile, argent sonnante et trébuchant. Il ne posait pas de questions.

Et l'homme à torche lui tendit une enveloppe de kraft qu'il s'empressa de glisser dans sa poche droite.

Déjà, les deux inconnus remontaient dans la camionnette qui démarra avec difficultés. Il y avait, à une centaine de mètres, un autre chemin forestier qui redescendait dans la vallée. L'unique feu rouge disparut, happé par la nuit.

— Allez mon gars, on va faire une petite balade.

L'homme poussa sa brouette sur le chemin empierré, tendant l'oreille à intervalles réguliers. Le silence était retombé, le moteur de la camionnette ne se faisait plus entendre. Rassuré, il avança franchement et s'engagea sur un sentier que l'on distinguait à peine, tant celui-ci était étroit. Le chemin serpentait entre les troncs de hauts épicéas puis rejoignait une zone peu pentue. Ici, les conifères faisaient place aux feuillus, hêtres, chênes, châtaigniers et bouleaux. Le sous-bois était occupé par un tapis très dense de fougères.

— On est bientôt arrivé, t'inquiète. Tu vas pouvoir te reposer.

Ici, l'homme abandonna le sentier et s'enfonça dans le sous-bois. Les fougères s'écartaient puis se refermaient sur son passage, on n'y verrait que du feu. Des bruits de cavalcades, sur sa droite, le firent sourire dans l'ombre.

— Je viens, mes petits, je viens.

Après un bon quart d'heure de cette progression malgré tout difficile, il s'arrêta enfin et observa le sol. Quelques grains de maïs épars se trouvaient encore là, les sangliers étaient donc passés comme prévu.

Encore quelques pas et il avança au bord d'une sorte de fosse qu'il avait creusé il y avait deux jours. Elle n'était pas très profonde, cela n'était pas nécessaire.

Il extirpa un coutelas de sa poche gauche et en déplia la lame. Celle-ci, courbe, était aiguisée comme un rasoir et il ne lui fallut que très peu de temps pour ouvrir le sac de plastique épais. Il le déchira, en ôta chaque lambeau et le corps nu apparut. Cette fois, c'était une femme, assez jeune pour ce qu'il lui sembla. Elle avait de magnifiques cheveux bruns qui lui tombaient dans le dos et il distingua, à l'arrière du crâne, le trou circulaire laissé par la balle d'un pistolet.

— Nom de Zeus, beau de brin de fille ! Si c'est pas malheureux...

Il glissa le corps dans la fosse et d'un sachet qu'il avait dans la poche, répandit des grains de maïs sur le corps étendu. Il ramassa les morceaux de plastique et les plaça dans ce même sachet qu'il remit dans sa poche.

Le boulot était fait, il pouvait rentrer tranquillement. Ses amis de la forêt feraient le reste. Il passerait vérifier d'ici deux à trois jours, tout devrait être parfaitement réglé.

Une buse, dérangée par sa présence, prit son envol en poussant des cris stridents.

## 2 1973, forêt domaniale du Donon bois de Rond Pertuis

Georges jouait dans le pré, comme chaque matin, depuis le début des vacances scolaires. L'espace était vaste, herbu, bordé par un bois de hêtres et de chênes appartenant à son père.

Georges avait décidé de réparer cette cabane de branchages construite la semaine précédente avec ses potes Jacques et Rémi. Le toit de noisetier n'était pas très solide, des branches avaient déjà été balayées par le vent du début de semaine. Son père lui avait procuré de la bonne ficelle solide et Georges avait eu le droit d'utiliser les grands ciseaux-sécateurs qu'il fallait manipuler avec prudence.

— Fais gaffe à tes doigts ! Celui-là, il pardonne pas.

Son père devait en savoir quelque chose. Il lui manquait deux phalanges à sa main droite. Un mauvais coup de scie circulaire dans une scierie où il travaillait étant jeune. Un chien qui se trouvait là avait avalé les doigts...

— Oui Pa, j'frai attention.

Il s'était avancé d'une dizaine de mètres dans le sous-bois, lorsque des craquements curieux le firent s'arrêter. Il s'accroupit et, avec prudence, il scruta la forêt. Là, devant lui, à une cinquantaine de mètres peut-être, il aperçut une silhouette furtive.

L'homme, car il s'agissait apparemment d'un homme, se déplaçait entre les troncs, de manière très arythmique, s'arrêtant très souvent pour se dissimuler derrière les arbres.

— Oh ! se dit le jeune garçon, Papa va pas être content.

Il remonta rapidement le pré pentu, gagna la maison forestière.

— Pa ! Y'en a encore un.

— Pas possible ! Ils lâcheront jamais. Cette fois, je vais changer de méthode.

— Que vas-tu faire ? demanda Georges, inquiet devant l'air déterminé de son père.

Ce dernier fila vers le salon et rapporta très vite un fusil de chasse. Il avait glissé dans la poche de sa veste une poignée de cartouches.

— Attends là ! Compris ? Tu bouges pas, je m'en occupe.

— Que vas-tu faire ? demanda encore Georges.

Mais déjà son père dévalait la pente. Il atteignit rapidement l'orée du bois et disparut derrière la première ligne des arbres. Georges, sur le pas de la porte, observait et tendait l'oreille.

Deux coups de fusil le firent sursauter. Deux coups identiques, tirés par la même arme. Le fusil de son père dont il connaissait le bruit. Son père avait donc tiré. Pour effrayer le braconnier, probablement. Celui-ci ne demanderait pas son reste.

Son père réapparut. Il remonta le pré et se campa devant son fils, arborant un large sourire.

— C'est réglé. Enfin... en partie.

Georges ne comprenait pas très bien.

— Comment ça ?

— Maintenant, il faut faire disparaître le corps de cet abruti. Je vais avoir besoin de toi.

Du haut de ses dix ans, Georges n'avait pas très bien saisi. Fils unique, seul avec son père depuis le décès de sa mère, il vouait une confiance totale et aveugle en cet homme qui l'avait élevé depuis six années maintenant. Tout ce que pouvait dire, faire, ou décider son père ne pouvait être que juste. C'est ainsi, bien que des zones d'ombre subsistent dans les tout récents événements, qu'il ne posa pas d'autre question.

— Cherche la brouette à bras, tu sais, celle avec le pneu. Et retrouve-moi sur le bord de la route forestière. Tu vas toujours tout droit.

Georges connaissait la forêt comme sa poche. Depuis tout petit, il gambadait dans le bois, aussi agile qu'un chevreuil, aussi discret qu'un renard.

— D'ac Pa !

Dans la grange, il trouva, sans difficulté, la brouette en question. Cela ne lui prit qu'un instant pour saisir les bras et dévaler la pente. Son père lui avait dit « tout droit », c'est ce qu'il fit, dès lors

qu'il fut dans le bois. Cette brouette sur pneu pouvait emprunter n'importe quel type de terrain. Ronces, feuilles mortes, cailloux, gravier, sable ou terre, racines, rien ne l'empêchait d'avancer.

La pente, ici, n'était pas beaucoup plus forte, mais il fallait bien sûr éviter les troncs, assez serrés dans cette partie de la forêt. Georges s'en donnait à cœur joie, zigzagant allègrement entre les chênes, les bouleaux et les hêtres. Il en oubliait déjà le but de cette course folle et ce que son père venait de lui annoncer.

Après avoir passé l'endroit où il avait aperçu la silhouette, il vit la route forestière en contrebas. Une Renault 4 beige était garée un peu plus loin, dans le sens de la descente, à cheval sur le talus.

Son père se tenait devant le véhicule, il avait fait vite, lui aussi, pour descendre.

— Dépêche-toi. Faut pas moisir ici !

Georges trouva cela exagéré. Il ne passait pas grand monte sur cette route, qui d'ailleurs était fermée à ses deux extrémités. Elle n'était empruntée que par les forestiers du secteur ou par les agents de l'ONF. Quant aux randonneurs, ils étaient assez rares.

— Approche, c'est là, derrière le bosquet.

Georges s'approcha prudemment, poussa sa brouette sur le sol empierré. Il suivit son père qui grimpa lestement le talus en lui désignant un bouquet de noisetiers. Au cœur des arbustes se dressant en un cercle presque impénétrable, le garçon distingua un corps allongé sur le dos. Deux amples taches rouges maculaient la veste kaki de l'individu. Georges resta un instant interloqué, n'en croyant pas ses yeux. Les paroles de son père, un peu plus tôt, ne lui avaient pas laissé imaginer une telle scène. Ce n'était que des mots et maintenant, ce corps sans vie, sur le dos, devenait la réalité, brute et sans fard.

Son père écarta les branches à l'aide de ses larges mains noueuses et s'approcha du corps.

— Mais ne reste donc pas comme ça ! Approche la brouette. Oui, là. Tourne-la maintenant.

Georges plaça la brouette comme son père le lui avait indiqué.

— Viens, maintenant. Attrape les pieds.

Et Georges s'exécuta.

Attraper les pieds, soulever un peu les jambes du sol afin de faciliter la tâche de son père. Celui-ci avait empoigné les bras et tira le corps jusqu'à la brouette.

— Tu auras assez de forces ?

— Oui, Pa.

— Très bien. Alors vas-y d'un coup. Allez !

Georges avait l'impression que les pieds de cet homme pesaient des tonnes, mais il réussit, sans trop comprendre comment, à les monter sur le rebord plat de la brouette. De son côté, son père avait soulevé le haut du corps et le braconnier sur posé sur le plateau.

Georges l'observa alors. C'était un homme qui ne semblait pas très vieux. On sait que pour les enfants, tous les adultes paraissent vieux. Mais celui-ci avait une figure assez enfantine, de couleur rosée, aux traits fins. Ce visage aimable et détendu, arborait comme un sourire. Georges trouva qu'il ne semblait pas bien méchant. Mais si son père avait tiré c'était sûrement parce qu'il n'était pas si gentil que ça. Peut-être même l'avait-il menacé avec son propre fusil et son père n'avait finalement fait que se défendre.

Son père saisit les brancards et se dirigea vers la R4.

— Ce crétin a même laissé les clefs sur le contact.

Il ouvrit le coffre et, ayant approché la brouette, put y rouler directement le corps.

— Remonte la brouette, je te rejoins là-haut. Il me faut quelques outils.

Georges ne se fit pas prier. La montée était, bien entendu, plus difficile, mais ses bons mollets avaient l'habitude de la montagne.

Lorsqu'il arriva devant la maison, la R4 était déjà là, devant la grange. Son père farfouillait dans l'outillage et reparut avec une pelle et une pioche.

— Il y a aussi un sac de grains, prends-le.

Georges récupéra un sac de toile brune dont il connaissait bien le contenu. Du maïs. De ce maïs que son père utilisait pour nourrir les sangliers, les laisser s'installer dans la forêt proche afin de

mieux les chasser ensuite.

Mais Georges ne voyait toujours pas où son père voulait en venir. Il avait bien une petite idée mais il lui semblait assez insensée.

Et c'est ainsi que Georges assista au processus complet que son père mit en place pour faire disparaître le corps.

Il utilisa la R4, le cadavre étant toujours dans le coffre, pour s'éloigner du lieu de l'événement. Nul besoin de carte, son père connaissait la forêt comme sa poche, y compris des sentiers qui n'étaient répertoriés sur aucun document. Par des chemins peu carrossables, cahoteux, mais par lesquels la voiture réussit à passer sans difficulté, ils s'enfoncèrent dans la forêt. De temps à autre, son père s'arrêtait, ouvrait la fenêtre à glissière, stoppait le moteur et tendait l'oreille. Il hochait alors la tête et redémarrait.

Le chemin se terminait en cul-de-sac, menant à un ravin assez prononcé mais peu profond. Le père de Georges ouvrit le coffre, extirpa, à l'aide son fils, le corps du véhicule. Il entreprit alors d'en ôter tous les vêtements qu'il plaça dans la voiture. Hormis les habits, il y avait un porte-cartes de cuir brun, un trousseau de clefs avec un médaillon argenté, quelques pièces de monnaie, un couteau à virole, six cartouches à grenailles de 12. Le fusil était déjà dans le coffre. Lorsque l'homme fut complètement déshabillé, le père le poussa d'un coup de pied et le corps roula dans la pente. Il roula, heurta plusieurs roches, rebondit encore et s'immobilisa quelque vingt mètres plus bas.

— Viens, maintenant, dit le père, en saisissant les outils.

Ils descendirent prudemment la pente par une sente étroite que le père semblait connaître. Ils allèrent ainsi, prudemment, jusqu'au cadavre, immobilisé contre une roche anguleuse.

Sans attendre, le père, dont la musculature était plutôt développée, creusa un trou rectangulaire de trente centimètres de profondeur. Le sol était assez tendre, plutôt constitué, en surface, d'humus. Venait ensuite une terre assez fine, un peu sablonneuse. De temps à temps, la pelle rencontrait des pierres et le père utilisait alors la pioche pour les déloger. Le corps fut déposé dans la cavité, affleurant tout juste au niveau du sol. Georges ne pouvait détacher ses yeux des deux trous ronds que l'on voyait sur la poitrine du mort, côté droit. Le sang avait séché et l'on voyait maintenant comme deux taches brunes tandis que le corps avait pris une teinte bleuissante. Le père le recouvrit de fougères.

— Vas-y, petit, mets les grains.

Et Georges, puisant dans le sac de toile, répandit, sur toute la surface des fougères, une bonne quantité de maïs.

— Parfait. Maintenant, laissons faire. Nos amis feront le reste...

— Et la voiture ? demanda Georges.

— On la ramène chez nous. Je vais la démonter pièce par pièce. On va bien s'amuser.

Georges n'en doutait pas. Démonter une voiture entièrement l'intéressait vraiment.

Le père de Georges se mit au travail le soir même. Il ne voulait pas tarder. Le garçon fut mis à contribution car il pouvait effectuer nombre de tâches qui feraient gagner un temps précieux. Pourtant, George était ennuyé. Cette voiture était en bon état, elle avait un look amusant et elle pouvait rouler à peu près partout dans la forêt. Mais son père avait sans doute ses raisons.

Ils travaillèrent jusqu'à près de vingt-trois heures. La voiture avait été rentrée dans la grange et le père de Georges avait empilé deux rangées de bottes de foin le long des murs et de la haute porte coulissante. Après vérification, le bruit de la disqueuse à métal ne s'entendait quasiment pas du dehors, étouffé par cette isolation phonique originale, mais efficace.

Les portes furent rapidement détachées. La disqueuse mordait dans le métal, les gerbes d'étincelles illuminaient la grange. C'était une scène assez irréaliste que de voir cet homme penché sur le véhicule, un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, les yeux protégés par une paire de lunettes de plastique, les mains gantées, éclairé de bleu, de jaune, de vert, selon les variations lumineuses que la machine dispensait. Georges se tenait un peu en retrait. Ce feu d'artifice d'un genre particulier le mettait aux anges. Quel spectacle !

Lorsque les portes furent désolidarisées de la voiture, George se mit en devoir d'ôter les garnitures de plastique qui en ornaient l'intérieur.

— Regarde petit, c'est pas compliqué.

À l'aide d'un large tournevis plat, le père de Georges faisait sauter les clips de plastique. Un coup de marteau extirpait la manivelle de la fenêtre et enfin, à l'intérieur, il attrapait la vitre qui était simplement posée sur une glissière métallique.

— Voilà. La ferraille ici, le plastique par là et plus loin, le verre.

— Oui, Pa.

Et Georges, consciencieusement, se mit en devoir de démonter les garnitures, d'extraire les manivelles et d'ôter les vitres. Ce n'était pas très difficile et même s'il était moins rapide que son père, il parvint à faire sa part de travail. Pendant ce temps, son père avait démonté le capot et la porte du coffre. Là, pas de garniture, rien que du métal

— Allez, on va encore désosser les sièges et ça ira pour ce soir.

Avec une autre disqueuse plus fine, il découpa les têtes des boulons qui retenaient les sièges avant. Georges découpa le tissu à l'aide d'un cutter, extirpa une mousse jaune et fit un nouveau tas avec ces matières.

La banquette arrière subit le même sort, et il ne resta bientôt plus qu'un habitacle totalement vide.

— Tu peux aller te coucher. Je termine encore deux trois trucs. File !

— Salut Pa.

Georges rejoignit la maison, grimpa l'escalier qui grinçait à chaque marche, passa par les toilettes et se brossa, rapidement, les dents. Dans sa chambre, il se glissa sous l'édredon de plume, attrapa son illustré préféré – qui vantait les exploits de Jack Gordon, le héros de l'espace intergalactique. Il ne lut pas bien longtemps, car il tombait de fatigue. La nuit fut semée de rêves inquiétants qui le firent beaucoup bouger et transpirer. Des silhouettes, nombreuses, entouraient la maison et son père, depuis le seuil, les abattait à l'aide de son fusil. Du sang giclait vers les arbres qui se coloraient de rouge tandis que des sangliers, par hordes entières, se jetaient sur les cadavres et les dévoraient à belles dents.

Lorsque Georges ouvrit les yeux, son père était déjà au travail. Il entendait, par la fenêtre entrebâillée, le moteur du tracteur forestier. C'était un engin que son père avait récupéré auprès d'un copain. La machine, de taille moyenne, mais dotée d'un puissant moteur et de divers instruments pour les travaux en forêt, rendait de grands services. George attendait avec impatience le jour où il pourrait le conduire, mais pour le moment, ses pieds n'atteignaient pas les pédales.

Georges se leva, les yeux encore embués de sommeil. Il poussa le volet de bois et se pencha.

L'engin, d'un orange vif que l'on ne pouvait pas rater, descendait la pente qui menait à la route. Il empruntait ce chemin même que son père avait pris avec la Renault 4.

Georges fut rapidement dans la cuisine. Son père commençant très souvent de bonne heure, le garçon avait l'habitude de préparer son petit déjeuner. Pain encore frais de la veille, beurre, miel, confiture, lait chaud. George adorait le petit déjeuner. Il avalait aisément trois ou quatre tartines amplement recouvertes de confiture de brimbelles, de mûres, de framboises. Toutes ces merveilles qu'il ramenait lui-même de ses escapades à vélo chez les fermiers de la vallée.

Il terminait de se remplir la panse lorsque le tracteur revint, stoppant devant la grange. L'instant d'après, son père poussait la porte.

— Ah, tu es debout.

— Oui, Pa.

— Très bien. Finis de te préparer, on va reprendre le travail avec la bagnole.

— Oui Pa. Et... le tracteur ?

— Juste un aller-retour. Dépêche.

En réalité, mais cela Georges ne pouvait pas le deviner, son père était passé sur les traces de la Renault 4, cela, depuis la route jusqu'à la maison forestière. Les énormes pneus à larges crampons avait fait disparaître toute marque du passage de la voiture. Malin celui qui pourrait penser qu'un véhicule était passé par là il y avait peu.

Georges s'habilla prestement. Ce démontage l'amusait. Il découvrait la façon dont une voiture était construite, observait et manipulait chacune des pièces qui la composait et tentait de saisir la façon dont elles étaient assemblées. Pour lui, c'était une pure merveille que ces morceaux de plastique, de métal, qui, réunis de façon savante constituait une machine qui pouvait se déplacer.

— Ne rêve pas, lui lança son père, le tirant de sa torpeur.

— On finit aujourd'hui ?

— Je crois bien.

Son père avait dû travailler assez tard, la veille au soir, car il ne restait plus maintenant que le châssis, sur des cales de bois, muni de son moteur, de la boîte de vitesse et des arbres de roues avant et arrière.

— On va désosser la direction et sortir le moteur.

Georges se demanda s'il aurait assez de force pour ça.

— T'inquiète, tu me guideras juste, avec le palan.

Et c'est ainsi, qu'après avoir désolidarisé la direction, l'axe du volant, les tambours de freins, après avoir ôté les durites et les câbles électriques, Georges eut la grande responsabilité de manier le boîtier de contrôle de la griffe métallique que son père avait fixée au bloc-moteur. Tandis que le garçon manipulait les divers boutons de contrôle, son père, de ses mains gantées, dirigeait le bloc vers l'angle de la grange, sur une solide palette de bois munie de roues de remorque.

— Voilà, encore un peu à droite. Oui, comme ça. Attention le pilier ! Reprends. C'est bon. Pose maintenant.

Et Georges termina la manœuvre dont il était assez fier.

— Pas mal, petit, pas mal.

Le reste de la journée, fut, pour le père, de démonter toutes les pièces métalliques qui étaient encore fixées au châssis. Puis, avec la disqueuse, il entreprit de découper le reste de la voiture en morceaux de cinquante centimètres sur cinquante centimètres.

Georges fut affecté à l'incinération des éléments en plastique et en caoutchouc. Un poêle se trouvait dans la grange. Pendant la fin de la matinée et une partie de l'après-midi, il passa son temps à enfourner les éléments dans la gueule du poêle, en y ajoutant force bûches de résineux. Ce feu d'enfer donna chaud aux deux travailleurs. Le père de Georges, qui se démenait avec les clés plates ou à cliquet, les marteaux et les tournevis, transpirait à grosses gouttes.

Lorsque le soir tomba, tout était terminé. Le plastique était parti en fumé, la ferraille de la carrosserie, portes, capot et coffre inclus était un empilement de carrés métalliques. Les divers organes de la voitures étaient réunis dans deux caisses de bois solide.

— Voilà, c'est terminé. Demain je dégage tout ça.

Le père de Georges connaissait suffisamment de ferrailleurs pour pouvoir disperser tous ces éléments aux quatre coins de la région.

Georges était épuisé. Maintenant, il avait très faim. Demain, il reprendrait les réparations sur sa cabane.



#### 4 *Strasbourg, de nos jours*

Les coups pleuvaient. Orlando se protégeait tant bien que mal, les coudes relevés, les jambes repliées, le menton contre la poitrine.

— Arrête de nous raconter des salades ! reprenait constamment l'un de ses tortionnaires.

Et les coups pleuvaient à nouveau.

Il n'avait même pas pu voir le visage de ces salopards. Une lampe à la lumière aveuglante était dirigée vers lui et il ne voyait les trois types qu'à contre-jour.

— Je ne sais rien, je vous dis. Je ne sais rien.

— Ça suffit, lança l'un des types qui était en arrière.

Orlando inspira une grande bouffée d'air et détendit ses muscles. Un répit. Gagner du temps.

— Je ne sais rien, répéta-t-il.

— Alors, qu'est-ce que tu fous à fouiner par ici ? Tu croyais qu'on allait pas te repérer ?

— Je la cherche, c'est tout. On m'a dit qu'elle traînait parfois par ici.

— On t'a raconté des conneries. On la connaît pas ta sœur, on ne l'a jamais vue. Alors tu vas gentiment dégager et ne plus revenir traîner dans le secteur.

Et il avait senti le métal froid d'un gun contre sa mâchoire.

— OK, OK.

Il se releva péniblement sur les coudes, les côtes endolories par les coups de pied qu'on lui avait assénés. Il se mit debout, grimaçant de douleur. On le poussa sans ménagement et la lumière crue de l'extérieur lui vrilla le crâne. Un regard en arrière, mais les types avaient déjà disparu.

Il n'avait rien de cassé, lui sembla-t-il. Il s'en tirerait pour de bonnes ecchymoses. Ces salopards ne perdaient rien pour attendre. D'autant qu'il ne croyait pas un traître mot de leurs explications. Alba devait certainement travailler pour ces enfoirés. Des soirées spéciales pour des types à fric dans des baraques grand luxe. Alba avait toujours fait ce qu'elle voulait. Depuis la mort de sa mère, le père avait été incapable de gérer la situation et lui, Orlando n'avait pu contrôler sa sœur. Trop indépendante, trop entêtée, avec un goût prononcé pour le risque et les situations nouvelles. Bien sûr, elle ramenait un max de pognon, ce qui arrangeait bien le père. Officiellement, elle travaillait dans une boîte high-tech comme secrétaire particulière d'un ponte. Rolando savait qu'il n'en était rien et Alba savait que Orlando savait. Ils s'en étaient accommodés ainsi.

Mais cette fois, c'est l'inquiétude qui avait pris le pas. Sa sœur n'était pas reparue depuis presque une semaine. C'était inhabituel. Elle pouvait ne pas donner signe de vie pendant trois à quatre jours, mais elle était au moins joignable sur son mobile. Là, rien, *nada*. C'est pour cela que Orlando s'était mis en quête de savoir ce qui se tramait, ce qui pouvait expliquer cette absence et ce silence.

Il connaissait les frères Makkach, des gars peu fréquentables qui traînaient toujours dans des affaires plus ou moins louches. Ils étaient connus pour servir d'intermédiaire pour des types friqués qui recherchaient de la compagnie pour des soirées spéciales ou pour des signatures de contrats qui se décidaient grâce à un extra.

Orlando quitta le terrain vague et ces vieilles bâtisses qui ne payaient pas de mine. Dans ce secteur, des espaces entiers semblaient comme livrés à l'abandon, mais il savait bien qu'il n'en était rien. Bientôt, les pelleteuses viendraient faire le ménage, viendraient bouler ces ruines et broyer les cabanes qui bordaient l'Ill. À deux pas de la Porte de Schirmeck, l'endroit serait bientôt construit. Immeubles de standing, avec terrasses, vastes balcons et espaces arborés, qui feraient refluer la population indésirable encore un peu plus loin à la périphérie de la ville. Une façon bien étudiée « d'assainir » la cité rhénane.

Il passa le pont qui enjambe la rivière, gagna la passerelle au-dessus du canal et fila vers la Meinau. Tout en marchant, il continuait à réfléchir à cette situation. Sa sœur ne pouvait avoir disparu ainsi. Les Makkach étaient forcément dans le coup. La rage montait en lui, il devait en avoir le cœur net. Se ravisant, il fit demi-tour. Cette fois, il ne commettrait pas l'imprudence de se faire repérer.

À proximité du terrain vague, il avisa une décharge de métal. Des objets divers et variés se

trouvaient là, abandonnés par des ferrailleurs peu scrupuleux. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait. Un tube de métal d'un bon mètre de long. Cette fois, c'est lui qui porterait les coups et il était bien décidé à ne pas faire montre de faiblesse.

Il se dissimula derrière une cabane de guingois. Il allait surveiller ces lascars, il n'était pas question de les affronter tête baissée. D'autant qu'ils possédaient des armes. Il prit donc son mal en patience, remontant le col de sa veste car l'air était assez frais. Ses côtes le faisaient toujours souffrir et il les frotta un moment afin de faire circuler le sang dans la zone tuméfiée.

Le soleil déclina assez vite. Un des malfrats, puis un second, sortirent du hangar délabré qu'Orlando surveillait. Ils montèrent dans la même BMW noire qui stationnait non loin, tandis qu'une Mercedes gris métal était encore garée devant le bâtiment. Exactement ce qu'Orlando espérait.

Le jeune homme se glissa alors jusqu'au véhicule et s'accroupit derrière le coffre. Le dernier sbire n'allait sûrement pas tarder.

En effet, le troisième homme fit son apparition. D'après sa silhouette longiligne, Orlando crut reconnaître celui qui lui avait asséné maints coups de pied. Il sourit dans l'ombre. Il n'allait pas voler sa raclée.

Lorsque l'homme se présenta, de sa démarche sautillante, près de la porte de son véhicule, Orlando bondit tel un félin. Il serra le tube de métal avec force et en asséna un coup violent dans le dos du personnage qui émit un cri de douleur. Le dos cambré, il tomba à genoux, tandis qu'Orlando en remettait une couche, un coup fortement appuyé sur la clavicule droite. On entendit le craquement de l'os et l'individu s'effondra sur la terre boueuse. Orlando lui saisit les cheveux, que l'homme avaient assez longs et épais, tirant la tête en arrière.

— Tu me remets ? C'est moins confortable, cette fois, pas vrai ?

L'homme émit un juron entre ses dents. Il roulait des yeux fous et il tenta, avec sa main droite, d'atteindre la poche intérieure de son blouson de cuir.

— Pas de ça ! N'essaie même pas.

Orlando subtilisa le colt que l'individu s'apprêtait à saisir et lui colla le canon contre la mâchoire.

— Pas très agréable ? On ne sait pas ce qui pourrait arriver...

L'homme tentait bien de gesticuler tant et plus, mais Orlando le maintenait d'une poigne assez forte.

— Qu'est-ce que tu veux ? finit par lancer l'homme.

— Toujours la même chose. Où est-elle ?

— Sais pas. Connais pas...

Orlando s'était reculé de deux pas. Un nouveau coup de tube métallique acheva de broyer l'épaule du type.

— Où est-elle ?

— Pff... On l'a crevé.... Va te faire....

Cette fois, Orlando, n'y tint plus. Cette annonce fit naître en lui une rage d'une violence inouïe. Le tube métallique décrivit un arc de cercle, heurtant l'homme à la base du coup. Il y eut un claquement sec et l'homme s'affala sur le sol, tel un pantin désarticulé. Pour lui, l'affaire était terminée. Pour Orlando, l'affaire continuait. Si celui-là n'avait pas voulu parler, peut-être les deux autres seraient-ils plus loquaces ? Il allait s'en occuper sans tarder et les cueillir l'un après l'autre.

Il quitta rapidement le terrain vague. L'endroit n'était pas très fréquenté et il n'y avait quasiment aucun risque que quelqu'un ait assisté à la scène. Il y avait plus à craindre des deux comparses qui n'allaient pas tarder à réagir. Orlando avait intérêt à se trouver une autre piaule. Malgré tout, la réaction à venir des deux Makkach était une bonne chose. Ces deux écervelés, emportés par leur colère, ne seraient pas assez méfiants. Orlando allait leur tendre un traquenard dont ils ne se relèveraient pas.

Dans un premier temps, il passa chez lui, un modeste deux pièces situé entre la Gare et Sainte-Aurélie. Il bourra un sac de sport avec quelques vêtements et enfila un sweat à capuche. Pas besoin

de se faire repérer par les locataires de l'immeuble. Maintenant, il devait filer chez son père, qui habitait au Neudorf et lui demander de prendre le large quelque temps. Les Makkach pouvaient très bien débouler chez lui et lui trancher la gorge sans autre forme de procès.

Ayant pris le tram Porte Blanche, Orlando changea de ligne à l'Esplanade. De là, il put gagner la station Aristide Briand. Coupant à travers les ruelles il se rendit à la cité Ampère. Dans l'un des HLM qui dressaient leurs lugubres façades défraîchies le long de la voie ferrée, son père occupait un petit deux pièces. Un accident à l'usine lui ayant coûté l'usage d'une jambe, il ne sortait guère, si ce n'est pour gagner la supérette de la rue de Soultz pour ses achats de première nécessité.

Orlando grimpa deux à deux les marches jusqu'au deuxième étage. Il tambourina à la porte et patienta un moment car son père ne pouvait se déplacer très rapidement.

— Orlando, fit son père, dans l'entrebâillement de la porte.

— Ciao, Papa.

Orlando gagna le petit salon tandis que son père refermait la porte et le rejoignait en claudiquant.

— Assieds-toi Papa. Il faut que je te parle.

Son père prit un air sombre, fronça les sourcils. Son front déjà ridé, se plissa un peu plus.

— Tu m'as l'air bien grave, dit-il, d'une voix éraillée.

— Il va falloir que tu partes quelque temps.

Il y eut un court silence avant que le père, interloqué, ne réponde.

— Partir ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Et puis...

Il tapa à plusieurs reprises sur sa jambe droite.

— T'inquiète pour ça. On va venir te chercher.

— Mais... Explique-moi...

— Des ennuis, Papa. Des ennuis avec des sales types. Je ne voudrais pas qu'ils viennent ici faire des histoires. C'est provisoire, n'aies crainte.

— Tu t'es fourré dans des sales combines, c'est ça ?

Le ton était monté d'un cran. Le père, qui avait passé sa vie à l'usine, à travailler consciencieusement, à obéir aux consignes, à respecter les règles, ne comprenait pas comment son fils pouvait se mettre dans de telles situations.

— Et ta sœur, si elle revient ?

— Elle ne reviendra pas.

— Comment ça ?

— Papa, ne pose pas trop de questions, aies confiance. Ce n'est que pour un temps.

Le père n'avait pas eu la réponse à sa question.

— Pourquoi dis-tu qu'elle ne reviendra pas ? Elle a des ennuis et c'est pour ça que tu es là ce soir ?

— Oui, en quelque sorte. Crois-moi, Papa, crois-moi.

Le père se mit à réfléchir. Il connaissait bien son fils Orlando. Même si ce dernier traînait parfois dans des affaires un peu louches, ce n'était pas un mauvais gars. S'il faisait cela, aujourd'hui, c'est qu'il avait sans doute de bonnes raisons. Orlando, il le savait, plaçait toujours la famille au-dessus de tout.

— Qui viendra ?

— Luca et Enzo. Je vais les prévenir. Ils peuvent te loger un moment en dehors de la ville. Il n'y a pas de problème.

— Combien de temps ?

— Deux trois jours, au plus.

Le père soupira, de soulagement.

— Ah, ce n'est que ça.

— Oui, les affaires seront vite réglées. Mais ne t'inquiète pas, tout va aller.

— Cherche-nous deux verres, petit. On va boire un coup et faire le vœu de revoir Chiara bien vite.

— Oui, Papa. Tu as raison, faisons ça.

Orlando passa deux appels téléphoniques. Luca et Enzo, des cousins installés à Molsheim s'occuperaient du père pendant qu'Orlando réglerait cette affaire. Ils ne firent aucune difficulté.

— C'est arrangé, Papa, ils passent d'ici une petite heure. Je t'appellerai dans la soirée lorsque tu seras là-bas.

— C'est bien, fils. Mais, dis-moi, ta sœur ?

— Je m'en occupe. T'inquiète.

Il embrassa son père et quitta l'appartement. Il se sentait rassuré. Les Makkach tomberaient sur un os. Maintenant, ils devaient s'occuper d'eux, car c'est bien connu, la meilleure défense, c'est l'attaque.

Il regagna le quartier gare. C'est prudemment qu'il s'approcha de son immeuble, guettant tout ce qui pourrait paraître suspect. La rue était presque déserte, il se glissa dans le hall et gagna le palier du troisième. Il n'allait pas entrer mais simplement glisser un mot dans l'encadrement de la porte, suffisamment visible pour que les Makkach le repère.

Il griffonna sur une enveloppe qui traînait dans sa poche.

« *Jeff, ce soir, 11 heures, comme convenu, derrière Sainte Aurel* ».

Sainte Aurel, c'était l'église et le petit square tout proches. Les Makkach devaient connaître. Guidés par leur soif de vengeance, il y avait fort à parier qu'ils s'y rendraient sans réfléchir, tête baissée. Orlando connaissait bien l'endroit. L'effet de surprise serait total.

Dans la cave de l'immeuble, il récupéra un tube métallique qui faisait office, comme précédemment, d'arme redoutable. Il avait, de toute façon, conservé le pistolet du premier type, en ultime recours... Il était bien décidé à faire disparaître ces deux sbires, mais il devait, auparavant les faire parler. Les paroles de l'autre gars n'étaient pas suffisamment claires. Orlando n'osait croire que sa sœur avait été tuée par ces salopards. Pour quelle raison ? Chiara était prudente et connaissait les limites à ne pas dépasser pour se retrouver dans une position délicate ? Alors pourquoi ? Que s'était-il réellement passé ? Il la pensait en vie et il devait la retrouver à tout prix.

Il gagna le square. Il était neuf heures, il avait encore de la marge pour bien préparer son coup.

Les Makkach arrivèrent un peu avant 11 heures. Orlando s'en doutait. C'est pourquoi, depuis un bon quart d'heure, il s'était dissimulé dans l'un des angles de la placette. Le mur, à cet endroit, avançait sensiblement et créait une zone d'ombre dont le jeune homme bénéficiait. Par contre, les deux lampadaires dispensaient une lumière plus que suffisante sur le centre de l'endroit.

— Approchez, approchez, murmura Orlando, tandis que les deux silhouettes approchaient.

Les deux frères avançaient à pas rapides et jetaient des regards furtifs à droite et à gauche. Mais les lieux étaient parfaitement déserts, c'est à peine si l'on percevait le trafic automobile du boulevard.

Les deux hommes étaient maintenant dans la place. Ils s'arrêtèrent, examinant les alentours. Orlando était parfaitement invisible. Il sourit dans l'ombre.

— Va pas tarder, déclara l'un des deux hommes, consultant sa montre.

— On va le démonter, tu peux me croire, répondit l'autre. Après la sœur, le frère.

Orlando eut un frisson. Ses doutes semblaient se confirmer. Il ne voulait pas y croire, mais cette fois... Il serra plus fort le tube métallique dans sa main droite. Ces deux-là allait payer le prix fort.

Orlando décida de les faire attendre un peu. Leur vigilance allait s'amenuiser avec l'attente, le froid allait les rendre moins réactifs. En deux mots, il lui fallait créer les conditions idéales pour son action à venir. C'était une chose très simple. Balancer un caillou vers le devant du square. Le bruit de celui-ci allait déclencher une réaction réflexe, cette réaction immédiate et que l'on ne contrôle pas vraiment. Par réponse, les deux hommes allaient diriger leurs sens vers le bruit provoqué par la chute de ce caillou. C'est pendant cette précieuse seconde qu'Orlando franchirait les cinq à six mètres le séparant des deux frères Makkach.

Lorsqu'il jugea l'instant propice, inspirant profondément, il fit décrire une large courbe à la pierre qu'il tenait en main. Le bruit mat, suffisamment audible, fit sursauter les deux hommes. Comme Orlando s'y attendait, ils se tournèrent de concert, se retrouvant alors de dos.

Orlando bondit. Le tube métallique frappa deux fois, avec force et justesse. Les deux hommes,

dans des cris de douleur, s'affalèrent sur le sol humide. Ils avaient peut-être l'épaule brisée, Orlando s'en souciait peu. Lorsqu'ils seraient passés aux aveux, il les éliminerait de toute façon.

Les deux frères roulèrent sur le sol afin d'identifier leur agresseur.

— Espèce de...

— La ferme ! Tu en veux encore, fit Orlando, menaçant. Je vous achève tout de suite où j'attends un peu ?

L'un des frères se contenta de cracher en l'air.

— Où est-elle ? reprit Orlando.

— Aucune idée... jamais vue...

Orlando asséna un coup de tube métallique sur le genou de l'homme. On entendit la rotule éclater.

— C'est pas ce que m'a laissé entendre ton frangin.

— Ah ! Dans ce cas, tu vas aller la rejoindre.

L'homme avait un mauvais sourire et Orlando sut que quelque chose ne tournait pas rond. Il y eut un cliquetis métallique dans son dos puis la douleur fulgurante d'une lame qui lui transperçait les reins. Il s'effondra, la vue brouillée. Il était trop tard, il n'avait pas prévu ce coup-là. Il savait sa blessure mortelle, dans dix minutes, au plus, s'en serait fini de lui. Il s'affala de tout son long et ferma les yeux. Devant lui, Chiara apparut quelques instants puis ce fut le noir complet.